

« Tu as répandu ma substance comme le lait et tu l'as affermie.

« Tu as revêtu mon corps de peau et de chair, tu l'as fertilisé d'os et de nerfs.

« Tu m'as donné en partage la vie et le bonheur ; tu as usé de miséricorde envers moi, et par tes soins continuels tu as gardé mon âme.

« Pourquoi, ô Seigneur ! m'as-tu tiré du sein de ma mère ? Que n'y suis-je expiré de telle manière qu'aucun œil ne m'eût vu !

« J'aurais été comme n'ayant jamais existé et j'aurais été porté du sein de ma mère au sépulchre ! »

Comme il parlait encore, ses regards se dirigèrent vers un monticule qui se tenait là debout au milieu des sables, semblable à une gerbe dressée dans un champ moissonné et la lampe de son cœur se ranima soudain au moment de s'éteindre dans les ténèbres de l'affliction. Voici : il aperçut un habitant du désert, qui, assis sur les bords de la citerne, amie des voyageurs, faisait rôtir un morceau d'agneau pour son dîner.

Et aussitôt il fut ravi d'aise, et ses lèvres murmurèrent cette sentence dont l'excellence est parfaite.

« L'espérance différée fait languir le cœur ; mais le souhait accompli est comme l'arbre de vie. »

L'Arabe se retourna au bruit de sa voix, et Payant reconnu pour l'avoir vu la veille dans son village, situé à sept heures de marche plus loin, il le pria de lui donner des nouvelles de sa famille, mais ne l'invita point à partager le repas qu'il préparait.

— De bonnes nouvelles apportées d'un pays éloigné, dit-il, sont aussi bienfaisantes que de l'eau fraîche pour une personne altérée. Ma femme, mon fils et mon chameau sont-ils tous bien portants maintenant ?

— Oui, maintenant, répondit l'homme errant. Et ses paroles étaient acérées comme les flèches de l'enfant de Moab.

L'Arabe satisfait continua d'attiser le feu qu'il avait allumé et cessa de regarder le voyageur qui, se croisant les bras, demeura pensif pendant quelques instans.

Et le voyageur, après être sorti de ses méditations, prit la parole en ces termes :

— Je pense que si ton chien blanc vivait encore, il aurait l'âge de celui qui est, en ce moment, couché à tes pieds sur le sable.

L'Arabe étonné tourna vivement la tête.

— Comment ! dit-il, mon chien blanc serait-il mort ?

— C'est la vérité, répliqua l'homme.

— De quelle manière ce malheur est-il arrivé ?

— Il avait un peu trop mangé de la chair de ton chameau.

Mon chameaux est donc mort aussi ?

— Oui, et c'est dommage, car je n'ai jamais vu une monture qui lui fut préférable.

— Oh ! mon pauvre chameau ! mort ! lui qui me connaissait si bien ! et moi qui l'aimais tant ! Le son de sa voix suffisait pour l'animer. Monté sur sa croupe au poil fauve, je m'élançais à travers le désert, et, plus léger que le faon de la gazelle avec ses sauts gracieux, plus rapide que l'autruche avec ses ailes étendues, je franchissais des espaces sans bornes, et me riaais du cheval aux bords fuyants.

Mais comment a-t-il succombé ?

— Ta femme qui avait accoutumé de lui porter sa nourriture, ayant expiré subitement, il ne s'est trouvé personne qui songeât à lui donner à boire et à manger.

— Quoi ! ma femme ! ma femme est morte, la compagne de mes ans, celle qui m'a béni d'une progéniture ! O dis-moi qui a occasionné cette horrible catastrophe ?

— Elle est morte de la douleur que lui a causée la perte de ton fils.

— O mon fils aussi ! maintenant donc je n'ai plus d'enfant ! ! ! De quelle manière a-t-il quitté la vie ?

— Il est écrasé sous les ruines de ta maison, qui, en ce moment, est la proie des flammes.

A l'annonce de ce terrible et dernier désastre, l'Arabe déchira ses vêtements, puis, laissant là le morceau d'agneau tout rôti, il courut dans la direction de sa demeure.

Et voici : le morceau d'agneau tout rôti servit de nourriture à son compatriote ; car celui-ci avait usé de stratagème pour trouver un secours qui ne lui était point offert.

A RICHARD.

— 00000 —

## LA FEMME MUETTE.

« Dans un certain pays barbare et non policé en mœurs, y avait aucuns maris, et à chef mal timbré, ce que ne voyons mie parmi nous, dont grande partie, ou tous, pour le moins sont merveilleusement raisonnans et raisonnables ; oneques ne vit-on arriver à Paris grabuge ni maléfice entre maris et femmes. Or, en ce pays-là, tant différent de celui-ci nôtre, y avait un mari si pervers d'entendement, qu'ayant acquis en mariage une femme muette, s'en ennuya ; et voulant soi guérir de cet ennui, et elle de sa muetterie, le bon et inconsideré mari voulut qu'elle parlât, et pour en ce eut recours à l'art des medecins et chirurgiens, qui, pour la demuetter, lui incisèrent et bikourisèrent un encilliglotte adhérent au filet ; bref elle recouvra la santé de langue, et icelle langue voulant récupérer l'oisiveté passée, elle parla tant, tant et tant, que c'était benédiction : si ne laissa pourtant le bourru mari de se laisser de si planthéreuse parlerie : il recourut au medecin, le priant et conjurant, qu'autant il avait mis de science en œuvre pour faire caqueter sa femme muette, autant il en employât pour la faire taire. Alors le medecin, confessant que limité est le savoir médicinal, lui dit qu'il avait bien pouvoir de faire parler une femme, mais que faudrait art bien plus puissant pour la faire taire. Ce nonobstant, le mari supplia, pressa, insista, persista ; si que le savantissime découvrit en un coin des registres de son cerveau, remède unique et spécifique contre icelui interminable parlement de femme, et ce remède, c'est surdité de mari. Oui-dà ! fort bien, dit le mari ; mais de ces deux maux voyous quel sera le pire, ou entendre femme parler, ou ne rien entendre du tout. Le cas est suspensif, et pendant que le mari là-dessus en suspens était, medecin d'opérer, medecin de medicamenter par provision, sauf à consulter par après. Bref, par certain charme de sortilège médicinal, le pauvre mari se trouva sourd, avant qu'il eut achevé de délibérer s'il consentait à surdité. L'y voilà donc, et il s'y tint faute de mieux : et c'est comme il faudrait agir en opération de medecine. Qu'arriva-t-il ! Ecoutez, et vous le saurez. Le medecin, à fin de besogne demandait force